

28 Nov. 1946

Inflation de traductions : Invasion de médiocrités

Enquête menée

par Jean-Pierre AUDOUIT



LEXEMPLE que donnèrent avec éclat, avant guerre, des collections telles que *Les Deux croisés* (Pion), la Bibliothèque cosmopolite (Stock) et Du monde entier (Gallimard) n'a pas été perdue. Pas une maison d'édition qui n'ait en effet à l'heure actuelle sa collection étrangère et qui ne sorte ou n'annonce, avec une fièvre dont on ne sait et elle est toujours la conséquence d'une légitime émotion, un nombre considérable de traductions.

Le meilleur y voisine avec le pire et le plus souvent avec le médiocre. Le papier est rare et les possibilités du public sont limitées. Néanmoins on assiste à une véritable inflation de la chose traduite, qui ne va pas sans se retourner contre la traduction elle-même. Les textes sont nombreux. Le temps presse. Les traducteurs consciencieux demandent des délais et de toutes façons ne peuvent suffire à

la tâche. Aussi les éditeurs ont-ils recours trop souvent à des collaborateurs qui manifestement n'offrent pas toutes les qualités requises : d'où une avalanche de livres illisibles ou irritants.

Mais tout cela qu'à première vue on pourrait attribuer à un certain « affairisme » maladroît se retrouve également à des époques plus calmes que la nôtre et réputées plus faciles.

De tout temps on a fait paraître de mauvaises traductions comme de mauvais livres. On pourrait ajouter qu'à quelques exceptions près le dix-neuvième siècle a sous-estimé l'art de la traduction.

Actuellement même, on hésite à déclarer que soient parfaitement reconnus la place importante occupée par la traduction dans le domaine des lettres, son rôle dans les échanges culturels, et également ce que l'on doit aux traducteurs, introducteurs chez nous, dans bien des cas, d'écrivains que, sans eux, nous risquerions d'ignorer encore.

Nous avons donc pensé, étant donné la vitalité, certes désordonnée, dont témoigne la traduction dans notre pays depuis la libération, que le moment était venu de mener une enquête sur ce qui est à la fois une activité intellectuelle maintenue quelque peu en marge de la vie littéraire et une profession totalement inorganisée.

René Lalou demande un Ordre des traducteurs

LES ouvrages traduits de l'anglais sont, chez nous, de beaucoup les plus nombreux. Le roman anglais bénéficie depuis longtemps, en France, d'une vaste audience et le roman américain, d'importation plus récente, a su conquérir très vite une place privilégiée.

Dans ces conditions, nous ne pouvions mieux entamer cette enquête qu'en allant interroger René Lalou, spécialiste des lettres anglaises, auteur d'un *Panorama de la littérature anglaise* qui fait autorité, introducteur en France de Charles Morgan et lui-même traducteur d'auteurs tels que Shakespeare et Meredith.

Prévenu de notre visite, René Lalou a pris soin de noter les réflexions qui lui suggèrent notre enquête. Nous l'en remercions. Toutefois, tenant à ce que notre entretien s'engage de façon plus

libre, nous interrogeons le traducteur des *Trois manifestes* de E. Foe, sur ses débuts et ses expériences de traducteur.

— C'est, en effet, la traduction des *Trois manifestes* qui a marqué mes débuts. Ces *Manifestes* qui sont, comme vous le savez, des conférences, ne présentaient pas d'autre difficulté que celle de restituer à des textes plus parlés qu'écrits leur mouvement, leur forme vivante. Avec Meredith, dont je commençai, à Amiens, vers la fin de l'autre guerre, la traduction de *Un de nos conquérants*, il n'en allait pas de même. Meredith n'est pas pour le traducteur un auteur facile, croyez-moi. De son côté, à Paris, ma femme traduisait le même ouvrage. Nous pûmes confronter nos traductions et nous reprendre utilement : l'un l'autre. Ainsi commença ce travail en commun qui me parut extrêmement bien convenir à la traduction, entreprise exigeant un effort patient, de longue haleine et, par ailleurs, à chaque pas, semé d'embûches.

— Travail en commun qui s'est poursuivi avec votre traduction du théâtre de Shakespeare, étalée, comme vous l'avez précisé, d'après celle de Jean-François Victor-Hugo.

— Là, je vous le dis tout de suite, il n'existe plus en France de traduction originale de Shakespeare depuis l'énorme et très consciencieux travail de J.-F. V. Hugo. Tout le monde reprend sa traduction et s'efforce de l'améliorer. C'est un fait. Certains traducteurs le reconnaissent. D'autres s'en défendent. Voilà toute la différence.

Lalou sourit pour s'en prendre avec malice, cette fois non plus aux traducteurs, mais au bon Hugo lui-même.

— C'est à Guernesey que le fils du poète a traduit Shakespeare. Connaissez-vous l'anecdote ? S'inspirant à Guernesey, Hugo dit mélancolement à Jean-François : « Nous sommes ici pour longtemps. L'empire ne s'écroulera pas de sitôt. — Que vas-tu faire ? — Je contemplerai l'Océan », répond Hugo. Mais son fils lui annonçant qu'il, pour sa part, il traduirait Shakespeare, Hugo trouve cette réponse non moins étonnante : « C'est la même chose. » Ne dirait-on pas un « A la manière de... » ?

— L'anecdote, en effet, rejoint ici la critique littéraire. Mais à

propos de Shakespeare, dont on a souvent répété qu'il était intraduisible en français, ne pensez-vous pas que l'admirable traduction d'*Hamlet* par André Gide apporte dans le débat un argument aussi réconfortant que décisif ?

— La traduction de Gide est, en effet, tout à fait remarquable. Elle contient d'extraordinaires beautés et, comme vous vous en doutez, elle est d'un style admirable. Mais si nous mettons à part cette réussite exceptionnelle, nous devons constater que d'une façon générale le traducteur est gêné — et Gide sera bien de notre avis — par notre langue qui n'est pas une langue plastique et qui, dans bien des cas, est incapable de rendre le mouvement dramatique, l'articulation d'une phrase de Shakespeare adaptée à la respiration du comédien. Le traducteur peut — et doit tenter une expérience loyale. Il est cependant désarmé : l'instrument n'est pas le même. A cela ne peuvent remédier son talent, son indéfectible ses patients efforts. La langue française est terriblement dépourvue d'accentuation : aussi ne peut-on prétendre rendre par notre alexandrin le décasyllabe iambique anglais, ce que j'ai tenté de faire avec ma traduction de *Troilus et Cressida*. Mais malgré ce qu'on a pu écrire à son sujet, je vous dirai que cette traduction ne me satisfait pas vraiment. Ajoutons enfin que notre langue est merveilleusement claire, précise, ce qui pour la poésie est un privilège redoutable : nos poètes le savent bien. Songez à l'effort de Baudelaire pour gauchir les mots et — répondant à la même préoccupation — à remettre de l'ombre de Mallarmé.

René Lalou s'interrompt puis reprend :

— Mais, en ce qui concerne la traduction, le problème de la poésie est à réserver. Pour l'anglais comme pour toutes les langues, il n'y a pas si longtemps la poésie ne passait-elle pas pour intraduisible ?

— Opinion généralement reçue et trop souvent justifiée, mais qui nous oblige de réviser, pour ne nous en tenir qu'à l'anglais, les admirables traductions que Pierre Leyris nous a données, entre autres, de T. S. Elliot et d'Emily Dickinson.

— Rendons hommage au talent et également au désintéressement qu'exigent de telles traductions. Elles réclament, en effet, de leurs auteurs, un travail considérable

pour lequel ceux-ci aurent dû avoir à attendre qu'une rétribution dérisoire.

— Nous aborderons tout à l'heure, si vous le voulez bien, cet aspect de la question. Mais pour en revenir à Gide, pensez-vous avec lui qu'il serait souhaitable que tout écrivain fasse de la traduction et s'attache à l'œuvre d'un auteur pour lequel il se découvrirait des affinités ?

— La traduction y gagnerait dans son ensemble. Et cela serait profitable également à nos écrivains, traduire étant un excellent exercice. Le danger toutefois serait de voir les écrivains ramener à eux, en toute bonne foi, leur auteur. Ainsi est-il permis de penser qu'il y a un certain parti pris dans la vision de Baudelaire à l'égard de Poe. Il convient cependant de remarquer que de grands écrivains ont fait preuve, devant l'œuvre à traduire, d'une humilité remarquable. Ainsi Valéry Larbaud qui, malgré sa merveilleuse connaissance de l'anglais et ses dons, a traduit *Ulysse* avec l'aide d'Auguste Morel et d'un Anglais, Stuart Gilbert, lequel, tout le temps que dura ce long travail, s'est tenu en contact avec Joyce.

— Il est vrai que l'entreprise était périlleuse. Joyce n'a-t-il pas écrit *Ulysse* non seulement dans sa propre langue mais, ainsi que le dit Miller, « dans quatorze langues » ?

(Suite en page 5.)